

LA

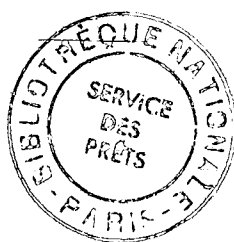


NOUVELLE REVUE

TREIZIÈME ANNÉE

TOME SOIXANTE-QUINZE

Mars-Avril



PARIS

18, BOULEVARD MONTMARTRE, 18

1892

Per 1644

UN SORCIER

Pouvait-il ne pas être sorcier? Il était l'arrière-petit-fils d'un *masero*, c'est-à-dire d'un homme brûlé jadis pour crime de sorcellerie et il s'appelait, comme lui, Séverin Forney.

Il était né, entre le 1^{er} et le 2 novembre, à minuit sonnant, juste au moment où les trépassés sortent de leur tombe pour se mêler quelques heures aux vivants.

Tout petit, il avait été visiblement possédé du démon. Son père, qui n'avait que lui d'enfant, l'avait pris tout à coup en haine, sans motif; il l'aurait tué, si on l'eût laissé faire. On avait dû porter le garçonnet à l'abbaye de Saint-Maurice et là, sur les marches de l'autel, pendant qu'on l'aspergeait d'eau bénite, il s'était roulé, il avait crié, hurlé, écumé; après quoi, délivré du mauvais esprit, il avait été aimé de son père comme devant. Tout cela n'était guère naturel, n'est-ce pas ?

Plus tard, à l'âge de seize ans, il était berger en Savoie, très loin de chez lui, quand sa mère vint à tomber mortellement malade. Sans avoir été prévenu par personne, il accourut du fin fond de la montagne et put la voir passer entre ses bras. Aurait-il pu connaître le danger de la mourante, si, comme tant d'autres bergers, il n'avait eu commerce avec le Malin?

On remarqua par surcroît qu'il manquait souvent la messe et les vêpres, même aux grandes fêtes, et qu'il ne se signait pas quand il tonnait.

D'ailleurs, il suffisait presque de le voir : des yeux verts, des yeux de chat qui brillaient dans l'obscurité; un nez en bec d'aigle; une chevelure embroussaillée; une barbe rousse qui lui mangeait la figure et qui finissait en pointe comme celle d'un bouc; une mine sauvage et fière; une rage de ne pas faire comme tout le monde; un air de mépriser ses semblables. Croiriez-vous qu'il n'allait jamais trinquer au cabaret et que la nuit il pouvait rester immobile des heures à contempler la lune et les étoiles?

Il avait dans son chalet de gros vieux bouquins, quelques-

uns imprimés en caractères noirs et rouges, des bouquins diaboliques bien sûr ; car il pouvait raisonner de choses que personne ne connaissait autour de lui et il parlait alors comme un livre.

Il devint amoureux de la plus jolie fille du village : elle était bien plus riche que lui ; il n'avait qu'une mauvaise bicoque, deux chèvres et quelques lopins de terre, tandis que les parents de la fille possédaient quatre vaches. Malgré eux et malgré tout, elle le préféra aux autres garçons qui la courtaient. Il fallait qu'elle eût été fascinée.

Un de ses rivaux évincés, Jean-Pierre Vouilloz, le plus solide luron de la vallée du Trient, le provoqua un jour pour se venger ; et lui qui battait les gars les plus vigoureux fut battu à son tour. L'aurait-il été sans le secours de la magie ?

Dans le mois qui suivit cette querelle, Jean-Pierre se cassa la jambe et une de ses vaches mourut. On ne pouvait douter après cela que son adversaire fût un jeteur de sorts. Jean-Pierre en était certain et le criait à qui voulait l'entendre.

Dès lors, dans le village, on ne parla plus qu'avec terreur et colère de Séverin Forney, le sorcier. On le surveilla de près et l'on surprit les mauvais tours qu'il jouait en cachette.

Par exemple un voisin s'aperçut qu'une de ses vaches ne donnait plus de lait ; il fit le guet dans l'étable ; il vit les pis de la bête remuer et s'allonger, comme si quelqu'un était occupé à la traire. Il s'approcha. La mamelle était vide et cependant pas une goutte par terre. Où le lait avait-il passé ? Dans la maison du sorcier évidemment. Par bonheur, c'est un cas bien connu et l'on sait le remède. Le voisin se rendit en hâte chez un marchand de clous à soulier. Il en prit une poignée au hasard en disant : — Combien ce que je tiens ? — Et il paya ce qu'on lui demanda, sans marchander. Mais il disait en lui-même : — Ce n'est pas cette marchandise que j'achète ; c'est le sang, le corps et l'âme de celui qui m'a fait tort. — Il rentra chez lui, mit les clous dans une petite pelle qu'il fit rougir au feu, et il brassait les clous avec une fourchette de fer en répétant : — Ainsi brûlent le corps, l'âme et le sang de celui qui a levé mon lait. — L'opération, faite en secret, réussit à souhait ; le lendemain, la vache cessait d'être à sec ; le sort était déjoué.

Mince victoire ! L'autre n'était pas à court de maléfices. Des chèvres disparaissaient ; on les cherchait ; on entendait leur sonnette à deux pas de soi ; mais impossible de les toucher, même de

les voir. Cela durait des jours et des jours. Les habiles fendaient en croix une pièce de quatre sous, de telle façon que les morceaux ne fussent pas détachés. Puis ils la portaient au moulin le plus proche en disant : — Tiens ! diable, fais-moi rendre ce que tu m'as fait dérober. Tourmente mon larron jusqu'à ce qu'il m'ait rapporté ce qu'il m'a volé. — L'animal perdu se retrouvait alors subitement ; les chèvres des autres propriétaires ne revenaient qu'après des mois d'absence ; mais toutes avaient les mamelles fraîches et pleines, comme des bêtes qu'on a eu soin de traire tous les jours. Or, qui pouvait les avoir détournées, rendues invisibles et traites à son profit, sinon le sorcier ?

Chose plus grave ! Des nouveau-nés refusaient de téter leur mère : ils s'alanguissaient, dépérissaient, mouraient quelquefois. Encore un sortilège de Séverin Forney ! Pour le combattre il fallait recourir aux bons offices des Pères capucins de Saint-Maurice. Ils donnaient aux parents un morceau de cire bénite ; on le mettait dans la bouche des pauvres petits enfants, qui tout aussitôt reprenaient goût au lait maternel.

Vous comprenez bien que les habitants du village étaient las des méchancetés du sorcier. Les uns lui offraient à boire et même de l'argent, les autres menaçaient de lui casser les reins, pour qu'il renonçât à ses enchantements. Mais ces gens-là sont hypocrites et traîtres comme Judas : il faisait l'innocent, haussait les épaules, se moquait, jurait qu'il ne pouvait rien de rien. Comme c'était croyable !

Si encore il avait voulu employer son pouvoir à l'avantage de ceux qui l'entouraient ! Maintes fois on lui demanda des charmes pour faire bonne chasse, pour guérir la piqure des vipères, pour garantir un chalet de l'incendie, pour ne pas être blessé. Il refusait toujours, renvoyait les malades aux médecins qui coûtent cher, se fâchait, criait qu'il n'était pas sorcier. Une malice cousue de fil blanc, voyez-vous !

— Il nous prend trop pour des crétins, disait Jean-Pierre Vouilloz.

L'on aurait été bien embarrassé, s'il n'avait eu dans la ville voisine un homme plus fort que lui. Le père Bazin, un vieux de soixante-dix ans passés, était connu à dix lieues à la ronde pour posséder toute sorte de secrets infailibles. Une manière de sorcier, si vous voulez, mais un bon, celui-là, toujours prêt à guérir bêtes et gens, moyennant quelque monnaie, cela s'entend. Dame !

C'était bien juste que, comme les docteurs, il vécût de son savoir, cet homme !

Il possédait, copié de sa main, en ronde, un recueil mystérieux de formules que son grand-père tenait de son grand-père à lui. On lisait en tête du cahier : « Dans ce livre, vous trouverez plusieurs secrets très importants, pourvu que vous les sachiez bien faire comme il faut. Dieu et patrie. » Et il était expressément recommandé à quiconque en aurait connaissance de ne les communiquer à personne.

On y apprenait à guérir les maux de ventre en faisant avaler au malade un petit verre de graisse de marmotte, à enlever une dartre en l'entourant trois fois d'une paille de seigle ayant trois nœuds et d'un ruban fait avec la seconde écorce de l'épine-vinette.

Tous les remèdes n'étaient pas aussi naturels ; il y en avait qui, pour être d'une admirable simplicité, n'en étaient pas moins curieusement imaginés. Ainsi, pour qu'une femme enfantât sans douleur, il était prescrit de voler dans l'aire d'un aigle la pierre sur laquelle il aiguise son bec, puis de l'attacher à la jambe de la patiente. Avait-on des insomnies : il suffisait de prendre l'aile droite d'un merle et de la garder sous son oreiller. Souffrait-on d'un point de côté : on ramassait une pierre, on crachait sur la surface par où elle touchait la terre, on la remettait dans la position où on l'avait trouvée ; le malaise était enlevé comme avec la main. Venait-on à être atteint du *violet*, ce mal qu'on appelle érysipèle à la ville, on n'avait qu'à répéter par trois fois cette conjuration : « Mal, je te charme de la part des morts, de la part des vifs, de la part du beau Seigneur Dieu du paradis. D'ici à vingt-quatre heures, tu n'auras plus de puissance sur cette créature, non plus que la rosée n'en a sur les prés en plein midi, quand le soleil brille dans le ciel clair et serein, non plus que le serpent ne peut mordre sur la pierre dure, non plus que le diable ne peut agir sur le prêtre qui dit la sainte messe. »

Le père Bazin savait encore arrêter le sang, même à distance, de quatre ou cinq manières différentes, toutes éprouvées. Il pouvait dire, en nommant la personne par son nom de baptême : « Marie ou Jacques...

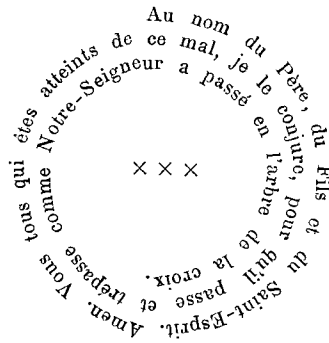
Sang soit arrêté dans tes veines,
Comme Jésus-Christ a souffert ses peines !
Sang soit arrêté dans ton corps,
Comme Jésus-Christ a souffert sa mort ! »

Il pouvait, si l'on préférerait, donner un papier plié qui contenait ces cinq mots magiques en carré :

S	A	T	O	R
A	R	E	P	O
T	E	N	E	T
O	P	E	R	A
R	O	T	A	S

Le sang obéissant cessait aussitôt de couler.

De même il faisait sécher une plaie cancéreuse rien qu'avec ces mots disposés en rond et trois croix de Saint-André au milieu :



Il va sans dire, en effet, que rien ne se faisait sans être accompagné de signes de croix, de *pater* et d'*ave* en faveur des âmes les plus délaissées du Purgatoire. Le père Bazin était un homme pieux, exact aux offices, et, quoique son petit métier fût assez mal vu de l'Église, il avait su se maintenir en bons termes avec le curé de sa paroisse.

Une histoire, que l'on se contait aux veillées, lui avait surtout assuré un crédit extraordinaire. Il y a trente ou quarante ans, un propriétaire, possédant un grand chalet au pâturage de l'Arpille, était venu lui dire : « Je voudrais bien laisser mes ustensiles là-haut, dans mon chalet d'été. Cela m'ennuie de les descendre chaque automne. Mais j'ai peur des voleurs. Que faire ? — Rien de plus simple, avait répondu le père Bazin. Tu traceras un cercle à l'intérieur, devant le seuil, et tu réciteras la bénédiction suivante ; elle est un peu longue ; mais prends la peine de l'apprendre par cœur et tu m'en diras des nouvelles.

« Lorsque la Sainte Vierge venait de mettre au monde Notre Sauveur, trois archanges allèrent auprès d'elle : on les appelait saint Michel, saint Gabriel et saint Raphaël. Saint Michel dit à Notre Aimable Dame : Je vois venir trois voleurs qui veulent te voler ton enfant. Alors Notre Dame dit à saint Michel : Attache-les. Et saint Michel répondit : — Je les attache avec une chaîne de fer et avec la main de Dieu. Ainsi sois-tu attaché, qui que tu sois, homme, femme ou enfant, qui voudrais me voler mon bien. Je te commande de rester là comme un tronc d'arbre, puis de compter toutes les étoiles du firmament, toutes les gouttes de pluie, tous les flocons de neige et tous les grains de sable de la mer. Si tu peux compter tout cela, va où tu voudras avec ton larcin ; si tu ne le peux pas, reste engagé corporellement dans ce rond, jusqu'à ce que ma propre bouche t'ait donné congé de partir. »

« Ces paroles prononcées, tu feras trois fois le tour du cercle, en disant cinq *pater* et cinq *ave*. Va et aie bonne foi. »

L'homme fit ce qu'on lui avait ordonné. Or il advint que pendant l'hiver, un *magnin*, un de ces forgerons qui vont de village en village, eut vent que dans les chalets inhabités des alpages il y avait quelque chose à gripper. Il entre dans celui qu'on avait charmé ; il avise la grosse chaudière qui sert à cuire les fromages. Bonne aubaine ! Il la charge sur ses épaules et se prépare à partir. Mais quand il veut franchir le seuil, halte-là ! Il est cloué au sol par une force irrésistible. Impossible d'avancer ou de reculer ! Au printemps suivant, on retrouva son squelette debout à la même place et portant encore la chaudière.

Depuis ce temps-là, rien d'étonnant, si l'on avait une confiance illimitée dans le père Bazin. Aussi vint-on le consulter en foule pour se défendre contre les noires malices de Séverin Forney. A ceux qui avaient peur d'être ensorcelés il faisait manger et porter sur eux de l'angélique. Pour ceux qui se sentaient déjà touchés il puisa dans son livre les secours les plus variés :

Jean-Pierre Vouilloz, un matin, avait trouvé deux de ses vaches attachées au même collier ; elles suffoquaient presque, serrées dans ce carcan ; pour avoir fait entrer leurs cous dans une seule chaîne, il fallait une force surhumaine. On essaya de les détacher. Peine inutile ! La lime ne mordait point. On appela le père Bazin. « N'est-ce que cela, dit-il en souriant ? Que celui qui l'a fait le défasse, » ajouta-t-il, et les liens tombèrent d'eux-mêmes.

Mais ce satané Forney ne voulait pas se tenir tranquille. Grâce à lui, une autre vache attrapa le *cartay*, comme on dit en patois valaisan, une étrange maladie où la peau qui se rétrécit finit par étouffer la bête. C'est là qu'on put se féliciter d'avoir affaire à un homme d'expérience ! On n'aurait jamais imaginé le remède que le vieux prescrivit. « Otez votre soulier gauche, dit-il au maître de l'animal ; remplissez-le, sauf votre respect, de votre urine ; et versez cela dans l'oreille gauche de la vache. Ne manquez pas surtout de faire le signe de la croix, sur elle comme sur vous, et vous verrez merveilles. » En effet, le cuir redevint souple et le mal envoyé par Forney fut enrayé une fois de plus.

Cependant les gens du village se lassaient d'être toujours sur le qui-vive et à la merci d'un malfaisant. Les plus hardis rêvaient aux moyens de le mater. Ils causaient entre eux, au cabaret, de la puissance prodigieuse du feu pour obliger les sorciers à se rendre. Jean-Pierre Vouilloz conta qu'à Servoz, en Savoie, un homme avait acheté une batteuse mécanique. Il l'avait fait venir de Paris en droite ligne ; il l'avait montée suivant toutes les règles. Malgré tout, sitôt que la roue entraînait en branle, les courroies se détachaient, s'en allaient de-ci et de-là. L'homme se douta bien qu'un envieux avait ensorcelé sa machine. Que fait-il ? Sans rien dire à personne, il s'enferme et allume une grande flambée dans sa grange. Il y jette les courroies récalcitrantes, et, comme il s'y attendait, elles ne s'y consomment pas, signe évident qu'elles étaient enchantées. Mais tout à coup, toc ! toc ! à la porte du bâtiment. C'est l'envieux qui arrive. « Ouvre-moi ! crie-t-il. J'ai à te parler. » L'autre n'a garde et attise le brasier. « Éteins donc cela, reprend la voix. Tu vas incendier ta grange et tout le village. » L'autre remet du bois au feu. La voix devient tout à fait suppliante et lamentable ; il faut supposer que la flamme, comme c'est l'ordinaire en pareil cas, travaillait terriblement les entrailles du coquin. L'autre se laisse enfin toucher. « Signe-moi d'abord un billêt de 300 francs pour me dédommager du tort que tu m'as causé. J'éteindrai tout ensuite. » C'est ce qui fut fait. « Je vous garantis la chose, ajoute Jean-Pierre Vouilloz. Je connais les deux personnes à qui c'est arrivé, et c'était au mois d'août mil huit cent huitante-cinq. »

L'histoire fit réfléchir ceux qui l'avaient entendue ; il n'y a rien de tel que d'être bien renseigné par ceux qui savent. Justement un mauvais vent soufflait sur les porcs du village ; et ce

n'était pas malaisé de deviner qui l'avait déchaîné. Les plus beaux cochons du pays séchaient misérablement sur pieds. Les uns, pendant qu'on les menait à l'Arpille, se couchaient sur le sol, à mi-route, et ni fouet ni caresse ne pouvait les faire grouiller; il fallait les prendre sur le dos et les monter au pâturage. D'autres dans leur étable refusaient les meilleures choses, relavures, son, pommes de terre : on était réduit à les vendre bien vite à la foire; car le bétail victime d'un sort est, comme chacun sait, délivré, dès qu'il change de propriétaire.

Mais on a beau couper la queue d'une taupe vivante et la mettre sous son bras droit en disant *amen*, ce qui est le moyen le plus sûr de faire un bon marché, on ne rencontre pas toujours à point nommé un acheteur. C'est ainsi que la Rougette, la femme au Rouget, le sacristain de la paroisse, eut le chagrin de voir dépérir un joli petit cochon rose et noir, qui n'avait que trois mois, mais qu'elle aimait et choyait avec prédilection, tant il promettait déjà! Elle l'enlevait dans ses bras, le flattait, l'appelait mon mignon, mon raton; elle lui offrait jusqu'à du lait tout chaud de la vache. Mais à quoi bon contre un mal qui ne pouvait être que diabolique?

Pour venir à bout du diable, il n'y a que les saints. La Rougette gardait dans une armoire, à l'abri de la lumière, des herbes qu'elle avait cueillies le jour de la Saint-Jean, avant le lever du soleil; elle y ajouta un morceau de cire bénit à la Chandeleur; elle arracha du poil de la bête en quatre endroits formant les quatre pointes d'une croix; puis elle fit brûler le tout sous le ventre de son favori, en disant un *Pater* et un *Ave* en l'honneur de la Sainte Vierge et de saint Jean. Jamais la recette n'avait manqué son effet : pourtant le sortilège était si fort qu'elle ne put le vaincre. Le cochon malade mourut.

Le mari se dit alors qu'il fallait forcer l'auteur du mal à venir se livrer. Il acheta du père Bazin un secret et il se mit à l'œuvre, seul avec sa femme. On arracha le cœur de la bête; on l'enferma dans un sac qu'on rangea soigneusement; puis l'on fit un beau feu de sapin dans le fourneau de la cuisine; on plaça dessus une poêle contenant de la graisse de serpent avec des clous de fer à cheval trouvés sur la route. Restait à jeter là dedans le cœur de l'animal, en ordonnant à Belzébuth, prince des démons, de torturer le coupable, jusqu'à ce qu'il parût au seuil du bâtiment. Mais admirez la malice du sorcier! Au moment où l'on ouvrit le

sac, le sac était vide. Bien habile qui dira comment cela s'était fait ! On dut, pour ce soir-là, renoncer à prendre l'homme.

Plusieurs porcs périrent encore les jours suivants : l'homme n'attendait guère pour se venger, voyez-vous. Cette fois c'en était trop. Ce ne fut qu'un cri dans tout le village. Puisque le père Bazin n'était plus de force à lutter, il fallait, par tous les moyens, se défaire d'un fléau qui devenait insupportable. Les femmes, qui avaient le plus peur, étaient le plus enragées. Il y eut des conciliabules au cabaret. Ah ! si l'on pouvait obliger le sorcier à déguerpir, à filer en Amérique ! « Faisons-lui *la trace* », suggéra quelqu'un. « Adopté ! » s'écrièrent les autres avec enthousiasme.

On se procura en conséquence un gros sac de sciure, et, pendant la nuit, on en répandit sur la route, à partir du chalet de Forney jusqu'à la descente qui mène à la vallée et plus loin au chemin de fer. C'était comme un joli sentier sablé qui l'invitait à s'en aller. On ne pouvait lui dire plus clairement : « Ton village natal te rejette, te vomit, te chasse. Va te faire pendre ailleurs, misérable ! »

Mais quoi ! Ça n'avait pas le sou ! Ça ne pouvait pas seulement payer le passage sur mer pour soi, sa femme et ses enfants ! Séverin fit semblant de ne pas comprendre. Se cotiser pour lui fournir de quoi voyager, c'était acheter trop cher le plaisir de lui voir les talons. Et puis, de loin comme de près, un coquin de cette espèce est toujours un danger. Dans une nouvelle réunion l'on conclut qu'il faudrait en venir aux coups ! Et encore ce sorcier de malheur était-il capable de revenir, une fois mort !

Au village comme à la ville, on n'est jamais d'accord sur les choses les plus simples. Un des assistants osa soutenir que c'était grave, qu'il fallait y regarder de près, qu'après tout Séverin Forney n'était peut-être pas plus sorcier qu'un autre. Une huée formidable couvrit sa voix. On voyait assez qu'il n'était pas de la commune, lui qui parlait si bien. On le regarda de travers, avec mépris, avec défiance ; pour défendre un sorcier, il devait l'être un peu lui-même.

On résolut de surprendre Séverin dans sa tanière. A la nuit tombante (on ne se souciait pas d'être reconnu par lui, vous pensez bien) huit ou dix gars solides, Vouilloz parmi eux, se faufilèrent, armés de gourdins, jusqu'à sa porte. Avait-il été prévenu ? C'est très probable. Ces gens-là ont souvent des follets à leurs ordres. Toujours est-il que son chalet était fermé, barri-

cadé. Les assaillants, furieux, ramassèrent des pierres et les lancèrent à toute volée contre les parois de planches; il n'y eut pas seulement une vitre de cassée.

— Parbleu! dit la Rougette, en apprenant l'insuccès de l'expédition, je parie que vous aurez négligé de mouiller les pierres. On lui demanda ce qu'elle voulait dire. « Bon, répondit-elle, avez-vous oublié ces vagabonds qu'on appelait les Morzenets et qui infestaient notre pays, voici tantôt quatre-vingts ans. Mon grand-père m'a assez parlé d'eux. Ils entraient hardiment chez n'importe qui, en disant: « Nous voulons être logés et nourris. » Si l'on refusait, ils donnaient mal au bétail, aux enfants. On les pourchassa et il y eut une grande bataille près du village de Trient; car ils voyageaient toujours en bandes. Mais au milieu du combat on remarqua une chose singulière; c'est que les coups de pierre et les coups de trique pleuvaient sur eux sans leur rien faire, tandis que ceux qu'ils rendaient blessaient et tuaient. « Mouillez les pierres! » cria une vieille. Et il se trouva que les pierres prises dans le lit du torrent leur tiraient le sang bel et bien, si bien qu'ils furent tous lapidés et exterminés... Maintenant, pour en revenir à Séverin Forney, je gagerais qu'il s'est charmé, lui et sa maison. Il doit avoir dans son sac toute sorte de rubriques pour se garantir du plomb, de l'acier et des pierres. Mais essayez des pierres mouillées. »

On essaya. On le guetta comme une mauvaise bête qu'il était. Le lendemain, comme il rentrait chez lui, de gros cailloux, encore tout trempés de l'eau du ruisseau, sifflèrent à ses oreilles. Il se sauvait à toutes jambes. Trop tard! Il eut le bras droit atteint et cassé. La Rougette avait dit vrai: le sorcier n'était plus invulnérable.

La leçon parut lui avoir profité; pendant trois mois il laissa le village respirer en paix; il faut croire même qu'il avait perdu de sa puissance; il avait la mine craintive et piteuse d'un chien qu'on a fouetté et c'était à qui l'insulterait quand il passait. Les gamins lui criaient des noms et lui jetaient de la boue; il n'osait pas seulement leur montrer le poing, mais il leur lançait des coups d'œil qui valaient des coups de couteau et les mères prudentes avaient soin de faire un signe de croix sur la tête de leurs enfants, quand il les avait regardés d'une certaine façon.

Sa femme (c'était son devoir) tâchait de lui rendre la vie moins dure. Elle alla chez ses parents qui ne la connaissaient

plus depuis son mariage. Pleurante, elle leur demanda de l'argent, promettant de partir avec son mari et toute sa nichée si loin qu'on n'entendrait plus jamais parler d'eux. Les parents qui étaient rancuneux refusèrent et dirent à leur fille : « C'est bien fait. Tu n'as pas voulu nous écouter. Voilà le commencement de la punition. Il ne fallait pas t'obstiner à épouser un pareil individu. Il peut faire, tant qu'il veut, le bon apôtre ; il finira mal quand même, c'est nous qui te le prédisons. »

Cela ne tarda guère. Jean-Pierre Vouilloz avait un garçon de sept ans qui était, comme son père, un tout terrible. Un jour, il battait avec les poings, avec les pieds, le petit Forney qui avait deux ans de moins que lui. Séverin, survenant sans être vu, attrapa le gamin par le cou et l'envoya rouler à quatre pas.

Une querelle d'enfants, ce n'est pas grand'chose. On n'y aurait guère fait attention, si dans la semaine le fils à Jean-Pierre n'était tout à coup tombé malade. On ne comprenait rien à son mal qui le tenait à la gorge ; en trois heures l'innocent mourut comme étranglé. On se souvint alors que le sorcier l'avait saisi par le cou et l'on eut la preuve que Séverin était un malfaiteur incorrigible.

Il en fut payé comme il faut. C'était le surlendemain du jour où Jean-Pierre avait mis son garçon en terre. Il se rencontra face à face avec Séverin, dans la forêt, au détour d'un sentier. Sans dire mot, il leva son bâton et en asséna sur la tête de l'autre un si rude coup que le sorcier tomba. « Ne me tue pas ! J'ai des enfants ; bégaya le misérable. — J'en avais un aussi, » répartit Vouilloz. Et d'un second coup, il l'assomma comme on écrase un serpent.

Des passants trouvèrent le corps et le rapportèrent à la maison. On l'enterra décemment en terre chrétienne comme s'il l'eût mérité ; il faut bien pardonner à ses ennemis. On fit sur sa mort une enquête qui n'aboutit pas : personne n'avait rien vu. Vouilloz n'a raconté que plus tard ce qu'il avait fait ; mais, si on l'eût inquiété, dix témoins pour un auraient affirmé qu'il s'était trouvé en cas de légitime défense, et de fait tout le monde est toujours en état de légitime défense contre ces maudits jeteurs de sorts.

Georges RENARD.